

EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

Constantinople, le 25 février.

LA Porte fait les plus grands efforts pour re-compléter l'armée du grand-visir, qui s'est considérablement affaiblie pendant l'hiver; 150,000 hommes des provinces asiatiques doivent s'y rendre; des firmans très-sévères ont été adressés aux gouverneurs, et des capigi-bachi envoyés à la plupart pour presser l'exécution des ordres du grand-seigneur.

Le 12 et le 15 février, il est déjà passé devant Constantinople plusieurs corps d'infanterie venant de la Natolie, et qui se rendent au quartier-général du grand-visir à Andrinople et Schiumla.

On travaille jour et nuit au grand chantier du canal, pour mettre la flotte du capitain-pacha en état de faire voile dans peu de tems. La frégate envoyée à Sinope pour prendre les cordages et agrès, est revenue le 8 février.

Vers la fin de janvier, le grand-seigneur a fait reprendre la construction des grandes casernes que le sultan Sélim avait fait commencer à Péra.

— La fête du Beyram a été célébrée, le 8 février, à Constantinople, avec les cérémonies usitées. Le Kikiab-Effendi (ministre des finances) a été déposé et remplacé par Aghiah-Effendi, ci-devant ambassadeur à Londres, et ensuite Tersana-Emini (trésorier de la marine.) Les intendans de l'Arsenal ont aussi été remplacés.

— Il y a eu, au camp du grand-visir, un différend sérieux entre ce généralissime et Mustapha-Bairactar. Il y a eu également des voies de fait entre les jannissaires et les tobgis (canonniers de la garde impériale.) Ces différends n'ont eu toutefois aucunes suites ultérieures, et la tranquillité est rétablie.

(Journal de Francfort.)

SERVIE.

Belgrade, le 23 février.

Tous les bâtimens et fonds de terre qui ont appartenu aux Turcs et aux Juifs, sont maintenant vendus par les autorités locales. Le produit de ces ventes est versé dans la caisse nationale. D'après une ordonnance du sénat, aucun fond de terre ne pourra à l'avenir être aliéné sous main. Le propriétaire sera tenu d'annoncer au tribunal qu'il veut s'en défaire, et d'obtenir la permission de le mettre en vente publiquement.

(Journal de Paris.)

DANEMARCK.

Elseneur, le 7 mars.

Tout est en activité pour préparer l'embarquement et le passage de l'armée destinée pour la Scanie. On espère profiter du premier moment d'un dégel parfait; le nombre de bâtimens armés que nous avons ici, est déjà suffisant pour protéger cette opération contre la flottille suédoise, qui d'ailleurs ne pourra être réunie avant six semaines.

— L'armée danoise vient de recevoir une nouvelle organisation. Elle est distribuée en cinq divisions, savoir: trois pour le Danemarck, et deux pour la Norvège; chaque division est composée d'un certain nombre de brigades; il y aura des généraux de division et de brigade, des inspecteurs aux revues, etc.

Il sera formé un seul état-major-général pour toute l'armée; les officiers de l'état-major seront choisis sans distinction de corps ni de grade, d'après la seule considération du mérite et des talens. En tems de guerre, le généralissime pourra composer et recomposer les divisions et les brigades, selon l'urgence des circonstances.

— La flottille qu'on est occupé de construire, sera mise en liaison immédiate avec l'armée, comme devant servir à ses opérations, et sur-tout à assurer les mouvemens et les passages des troupes d'une île à l'autre. A cette fin, un officier de marine sera attaché à l'état-major de chaque division. Le généralissime aura presque toutes les

attributions du ministre de la guerre en France; il y aura à côté de lui un commissariat général.

— Il n'arrive plus ici de postes suédoises depuis le 6 mars.

(Journal de l'Empire.)

ISTRIE.

Trieste, le 28 février.

Les Anglais qui se trouvaient dans notre ville l'ont quittée précipitamment, dès qu'ils ont eu connaissance du système politique adopté par notre cabinet.

(Journal de Paris.)

BAVIÈRE.

Munich, le 10 mars.

— La ville d'Ingolstadt a reçu avec les sentimens de la reconnaissance la plus respectueuse, le drapeau que le roi de Bavière a bien voulu envoyer à la garde bourgeoise, en faveur du patriotisme qu'elle a montré pendant la guerre. Ce monument de la grâce spéciale de S. M., a été béni le jour de la fête de la reine, notre auguste souveraine, et le serment de fidélité prêté après cette cérémonie par toute la bourgeoisie.

(Journal de Munich.)

ETRURIE.

Florence, le 11 mars.

Il est parvenu à Livourne un ordre de S. M. danoise, d'après lequel le consul ne pourra accorder aucune lettre de départ aux bâtimens danois qui voudraient mettre à la voile à leur risque et péril.

(Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 21 mars.

Dans sa séance du 16 mars, la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut a décerné le prix proposé pour l'Eloge de Cornille, à M. Victorin Fabre qui, au dernier concours pour le prix de poésie, avait obtenu un second prix; et l'accessit à M. Auger, déjà connu par l'Eloge de Boileau, d'excellentes Notices biographiques et un grand nombre d'articles de littérature.

Le résultat de ce concours sera proclamé dans la séance générale de l'Institut, qui doit être tenue, aux termes du régleme, dans les premiers jours du mois d'avril prochain.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 31 décembre 1807, sur la demande de François Bellier, marchand, demeurant faubourg Saint-Martin de Mayenne, département de la Mayenne,

Le tribunal de première instance en cette ville, a ordonné une enquête pour constater l'absence de René Lair Lamotte, disparu depuis 1786.

Par jugement du 24 septembre 1807, sur la demande de Henri Lumelius, cultivateur à Kallstodt, en déclaration d'absence de Léonard Lumelius, son frere consanguin, disparu depuis trente-six ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles,

Le tribunal de première instance à Spire, département de Mont-Tonnerre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Léonard Lumelius.

Par jugement du 30 juin 1807, sur la demande de Louis-Pierre Lafond, charron, et de Sophie-Agathe, sa femme, demeurant commune de Saint-Lubin, au hameau de la Haye,

Le tribunal de première instance à Dreux, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Jacques Gobet, leur frere et beau-frere, enrôlé comme réquisitionnaire sous les drapeaux de l'Etat, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le 28 pluviôse an 10.

Par jugement du 18 décembre 1807, sur la demande de Jacques Dolivet, demeurant à Equilly, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Jean-Louis Marchand, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 2 décembre 1807, vu la demande de Marie-Emile, Marie-Philippe et de Jean-François Bellegarde, freres, propriétaires, domiciliés à Gaillac,

Le tribunal de première instance à Gaillac, département du Tarn, a déclaré l'absence de Paul Armand Bellegarde.

Par jugement du 5 décembre 1807, sur la demande de Renée Freulet, rentière à Châteaubriant,

Le tribunal de première instance à Châteaubriant, département de la Loire-Inférieure, a déclaré l'absence de François-René Freulet.

Par jugement du 3 décembre 1807, sur la demande de Pierre Lamothe, propriétaire à la Ville-Dieu,

Le tribunal de première instance à Montauban, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean-Joseph Lamothe Mouchet.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande d'Anselme Reignoux, propriétaire à Thenet,

Le tribunal de première instance séant au Blanc, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Sivain Raujon.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

TIRAGE DE LYON, du 19 mars.

27. 41. 26. 51. 48.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

POUR L'INDUSTRIE NATIONALE.

Extrait du procès-verbal de la séance du 17 mars 1808.

Au nom du comité des arts mécaniques, M. Bardel lit le rapport suivant:

M. Bonnard, de Lyon, déjà avantageusement connu par la perfection qu'il a obtenue sur les tulles de soie de sa fabrique, vous a envoyé, au mois de mars 1807, des échantillons de tulles en coton façonné, pour lesquels il venait de prendre un brevet d'invention.

Depuis ce tems, il a continué la fabrication de cet article; et constamment jaloux de perfectionner ses ouvrages, il est parvenu à en varier les dessins, à rendre ce tissu plus solide, et à le fournir au commerce à des prix modérés.

Il vous a fait passer, le 13 du mois dernier, des échantillons nouveaux qui, en effet, ne laissent rien à désirer, et qui prouvent que nous n'avons aucune concurrence à craindre de l'étranger pour ce genre de travail.

M. Bonnard donne à ce tulle le nom de *Bonnardin*. Il s'en est introduit en France sous la dénomination de *spidee's nett* ou toile d'araignée, et depuis quelque tems sous celle de *tulle de Berlin*. Il est important de faire connaître que nos fabriques égalent celles d'Angleterre pour cet objet, si même elles ne les surpassent. Dans cette vue, votre comité des arts mécaniques vous propose de faire insérer le présent rapport au Bulletin, d'admettre les échantillons de M. Bonnard dans le cabinet de la Société, et d'écrire à ce fabricant une lettre de remerciement sur sa communication, et de satisfaction sur son zèle à concourir au perfectionnement des fabriques françaises.

Signé à la minute, MOLARD, BARDEL, AMPÈRE.

Le conseil d'administration approuve le rapport ci-dessus, et en adopte les conclusions.

Pour extrait conforme.

Signé, J. M. DEGERANDO.

MÉLANGES. — LITTÉRATURE.

Observations sur la tragédie d'Inès de Castro, de Lamotte; par feu M. Blin de Saintmore.

La tragédie d'Inès, dont quelques beaux esprits parlent avec une espèce de dédain, est sans contredit une des plus touchantes, pour ne pas dire la plus touchante du théâtre français; mais pour qu'elle produise son effet, il faut qu'elle soit bien jouée, comme toutes les pièces, même les chefs-d'œuvre; car, comme on l'a dit avec justesse, *les acteurs ne font point le mérite d'un ouvrage; mais ils font le succès de la représentation*. Le sujet est promptement expliqué et avec assez de netteté. L'action est simple, et marche sans embarras; ce qui n'est pas un mérite commun. Le style a de la clarté. Tout va droit au but. Lamotte dit ce qu'il faut dire. Je conviens qu'en général on pourrait le dire avec plus de charme et d'harmonie, et que sa diction a des incorrections; mais on y trouve des tirades entières qui ne manquent pas d'une certaine élégance. La situation, vraiment dramatique, a inspiré à l'auteur des vers heureux, et qui ont plus de sensibilité qu'on ne pouvait en attendre de lui. On ne saurait disconvenir qu'il y a de très-beaux mouvemens d'éloquence dans le cinquième acte, un des plus déchirans de la scène française, auquel on ne peut comparer, dans le genre pathétique, que le dénouement d'Adelaide du Guesclin.

M. de Laharpe a reproché à Lamotte de n'avoir pas mis assez de chaleur et de développemens dans la passion de D. Pèdre, et de n'avoir indiqué que vaguement ces derniers. Je ne crois pas que ces reproches soient fondés. Je sais, tout aussi bien qu'un autre, que c'est la beauté des développemens qui distingue le grand écrivain. Ce serait peut-être ici une question qui mériterait d'être discutée, savoir si dans les détails, des développemens un peu étendus, qui, tracés par une main habile, font plaisir à la lecture, ne nuisent pas quelquefois sur la scène à la rapidité de l'action. Je me garderai bien d'entreprendre une pareille discussion, et encore moins de la décider. Au reste, c'est aux écrivains à ne pas outrepasser dans ce cas, la juste mesure indiquée par le goût, et Racine est, à cet égard, l'unique modèle à étudier.

M. de Laharpe commence par rejeter le succès soutenu de la pièce sur l'intérêt du sujet que l'auteur a choisi; certainement, le choix d'un sujet heureux est déjà bien quelque chose; mais ce n'est pas tout; il faut encore avoir l'art de le faire valoir par la manière dont on le traite, et ce mérite assez rare n'est pas donné à tout le monde. Il entre ensuite dans des critiques de détail. Il aurait voulu qu'au lieu de ces quatre vers que D. Pèdre dit à Inès :

Mais s'il le faut, fuyez. Que le plus sûr asyle
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille,
Emmenez avec vous, loin de ces tristes lieux
De notre saint hymen les gages précieux.

Il aurait voulu, dis-je, que le prince eût détaillé davantage combien lui coûte une pareille séparation; mais D. Pèdre ne prétend point se séparer d'Inès pour jamais; il ne veut que mettre en sûreté son épouse et ses enfans contre le courroux du roi et les entreprises de la reine. Ainsi cette séparation momentanée doit être pour lui moins douloureuse que désirée, puisque c'est l'unique moyen de le tranquilliser sur les objets les plus chers de son affection. Il doit donc se borner à la seule exposition de son vœu. Voilà du moins ce qu'il me semble. Ce dont je suis assuré, c'est que les développemens que le critique voudrait substituer à ces quatre vers, embarrasseraient la marche de la tragédie et allongeraient la scène sans la rendre plus passionnée. Ses raisonnemens sur l'ensemble de la pièce sont souvent plus spécieux que solides et vrais, et ses critiques sur les détails ne sont quelquefois que des chicanes pointilleuses et puériles. Par exemple, il aurait voulu qu'au lieu de ce vers de D. Pèdre à Inès :

Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux,

Lamotte lui eût fait dire : *Les feux de l'amant ont accru le bonheur de l'époux*. Il me semble que les feux de l'amant ne sont pas autre chose que l'amour; et mon amour avec le pronom, est plus convenable à la passion, parce que l'expression est moins générale et plus directe que les feux de l'amant, laquelle d'ailleurs est vague et commune. Le vers, tel qu'il est, exprime clairement ce qu'il veut dire, et je crois que la symétrie de l'anaphore serait ici plutôt un défaut qu'un mérite. Au reste les critiques du littérateur tombent moins sur ce qui est dans la pièce que sur ce qu'il voudrait qu'il y fut; et l'on sent que ce champ est à perte de vue. Je ne pousserai pas plus loin cet examen. Ce n'est point ici mon objet principal. Lamotte, excellent écrivain en prose, était un homme de beaucoup d'esprit. Je sais qu'il

a fait des vers sans être poète, et qu'il n'est en général qu'un versificateur ingénieux et sec; mais il a fait des odes anacréontiques pleines de grace et de délicatesse et des opéras très-agréables; enfin il a fait une tragédie qu'on reverra toujours avec plaisir, parce que le sujet, fondé sur des sentimens de tous les tems et de tous les pays, est traité avec beaucoup d'art, une tragédie que ceux qui la méprisent ne seraient pas capables de faire. Je finirai par une remarque singulière: c'est que Lamotte qui ne regardait pas les anciens comme des modèles à suivre, n'a pu obtenir qu'un succès durable au théâtre, et ce n'a été qu'en se conformant à leurs préceptes.

Je reviens aux observations que j'ai faites sur la manière de rendre le rôle d'Inès. On pense bien qu'on ne peut indiquer ici que des préceptes généraux, comme de prononcer distinctement, de parler avec pureté et correction, d'observer avec soin la prosodie de la langue et la ponctuation du discours, de s'énoncer avec noblesse et dignité, de ne pas confondre le naturel avec le familier, de ne point chercher des sons dans la tête ou dans la gorge, mais de les faire sortir de l'ame, d'éviter à la fin de chaque vers cette espèce de hoquet qu'on remarque dans quelques acteurs, de ne jamais se permettre une déclamation emphatique et ces éclats de voix qui déchirent l'oreille (car si l'oreille est le chemin du cœur, ce n'est point en déchirant celle-là qu'on peut parvenir à celui-ci); de distinguer les momens qui demandent des silences, ceux où il faut élever la voix et ceux où il faut la baisser, et enfin de connaître les détails sur lesquels il faut glisser, et ceux sur lesquels il faut appuyer et qu'il faut faire ressortir. Il est impossible de faire par écrit une application de ces différens préceptes communs à tous les rôles. Ce n'est qu'en écoutant un candidat qu'on peut les lui rappeler lorsqu'il s'en éloigne. Il ne s'agit donc ici que de quelques positions particulières au rôle d'Inès et propres à concourir à l'effet total de la pièce.

Le rôle d'Inès demande dans l'actrice de la jeunesse, de la beauté, une voix qui aille au cœur, une grande sensibilité, un maintien décent, enfin tous les avantages que donne la nature, et sans lesquels les meilleurs conseils sont en pure perte. La plupart des actrices s'imaginent que les rôles tendres exigent continuellement un ton pleureur. Le don de verser et de faire verser des larmes est assurément un des plus rares et des plus précieux dans un acteur; mais un sujet qui larmoyerait toujours, serait assuré de fatiguer et d'ennuyer le spectateur. Pour que les larmes fassent de l'effet, on ne doit pas les prodiguer, mais aussi il ne faut pas les épargner dans les situations où elles sont indispensables. On peut être intéressant, touchant même, sans pleurer. Tout cela dépend de la correspondance plus ou moins heureuse qui se trouve entre la sensibilité de l'ame et la flexibilité de la voix.

Inès, dans les premières scènes, ne paraît que comme un personnage subalterne. Elle n'a rien à dire. C'est à l'actrice chargée de ce rôle, à se mettre en première ligne par son jeu muet, par la manière d'écouter ce qu'on dit, et à montrer au spectateur, par la seule expression de sa physionomie, l'intérêt qu'elle prend à l'action. Lorsque la reine lui reproche que D. Pèdre néglige Constance pour elle, et qu'il n'est occupé que d'elle, Inès lui répond : *Ciel de moi!* dans presque toutes les éditions, ces trois mots sont liés ensemble. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il serait mieux de les séparer, en disant à part : *Ciel!* avec effroi, et *de moi,* à la reine, avec étonnement. La reine termine la scène par ces mots menaçans :

Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

Inès craint que son secret ne soit découvert. Elle communique ses frayeurs à D. Pèdre qui l'exhorte à ne pas confirmer les soupçons par une douleur trop marquée. Inès lui répond par ces vers si tendres :

Que me promettre, hélas, de ma faible raison?
Moi, qui ne puis sans trouble entendre votre nom!

Ces deux vers indiquent clairement ce que l'actrice doit faire dans les premières scènes où elle est contrainte au silence, et où l'on parle de D. Pèdre. En outre, ils amènent ces deux autres vers qui terminent l'acte et qui préparent très-adroitement le dénouement sans le laisser prévoir :

J'ai peine à sortir de ce lieu.

Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

L'actrice doit faire quelques pas pour quitter la scène, s'arrêter tout-à-coup, dire avec embarras : *J'ai peine à sortir de ce lieu*, et, après un petit silence, ajouter avec tout l'attendrissement possible, en levant les yeux sur D. Pèdre : *Nous nous disons peut-être un éternel adieu*. Ce vers, séparé de la situation, peut paraître ordinaire; mais ici il est admirable. Voilà à-peu-près ce qu'on peut indiquer par écrit à une actrice dans le premier acte.

Inès ne paraît qu'à la troisième scène du second acte. Devant elle, Alphonse communique à la reine l'opiniâtre résistance de D. Pèdre, et menace d'exercer toute sa sévérité sur lui et sur ses complices, s'il en a. La reine dit en montrant Inès : *Sa complice, Seigneur, vous la voyez*. Inès déconcertée par cette brusque apostrophe, ne peut s'excuser que par des mots vagues. D. Pèdre, emporté par son amour, se déclare ainsi :

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime.

Il sort avec toute l'expression du désespoir.

Au troisième acte, Alphonse veut interroger Inès. La reine qui craint cet entretien, s'efforce d'en détourner le roi. Cependant celui-ci reste seul avec Inès. Il lui rappelle les services de ses ancêtres, et pour en témoigner sa reconnaissance, lui propose de l'unir avec Rodrigue, un des plus grands seigneurs du Portugal: cette proposition fait voir qu'Inès n'est pas une aventurière, et qu'un prince peut l'épouser sans se trop mésallier. On pense bien qu'Alphonse éprouve un refus qui augmente ses soupçons et le péril d'Inès. Il redouble ses menaces, et le récit que vient faire la reine, en lui apprenant que le peuple s'est soulevé en faveur de D. Pèdre, n'est pas propre à le désarmer. Il court se présenter aux rebelles en laissant Inès à la garde de la reine. Celle-ci accable cette infortunée des reproches les plus amers, et la quitte pour savoir ce que devient le roi. D. Pèdre se présente l'épée à la main. Inès effrayée, tremble que son zèle ne l'ait égaré :

Mais (dit-elle) qu'aperçois-je? O ciel! quel sang teint cette épée?

J'en frémis : dans quel sein l'autriez-vous donc trempée?

Il la rassure en lui disant que, dès qu'il a vu son père, il s'est retiré, et que dans le tumulte il a été forcé de s'ouvrir un passage pour parvenir jusqu'à elle. Il la conjure de nouveau de fuir avec lui. Inès lui répond :

Non, ne l'espérez pas.

Prince, je suis le crime et non point le trépas.

Ses sentimens généreux, sa tendresse, sa douceur, sa vertu, ses dangers toujours croissans, tout achève d'intéresser en sa faveur. Inès, qui tremble sans cesse qu'il ne devienne coupable, ajoute :

Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.

Je demeure en ces lieux et je suis votre otage.

D. Pèdre, devant Alphonse, se justifie de s'être révolté; il n'a pris les armes que pour défendre les jours d'Inès. Il conjure le roi de ne point la laisser au pouvoir de la reine, et déclare que, s'il lui arrivait quelque malheur, il n'oserait répondre de lui, et qu'il n'excepterait des excès de sa fureur que son père et Constance.

C'est dans les différentes situations de cet acte que l'actrice peut montrer son habileté à passer d'un sentiment à un autre, en exprimant tour-à-tour ses craintes, sa tendresse, sa fermeté, son héroïsme. C'est par la justesse seule de ses inflexions qu'elle peut peindre les mouvemens qui l'agitent; car, pour le dire en passant, la justesse des inflexions est pour un acteur ce qu'est la propriété des mots pour un écrivain. Le talent de la déclamation consiste principalement dans la manière d'éviter de scander les vers en s'arrêtant toujours à l'hémistiche ou en appuyant sur les rimes, ce qui jeterait dans la diction une monotonie fatigante, et enfin de marquer distinctement chaque membre de la phrase, sans rien perdre de l'harmonie. Ces détails peuvent paraître minutieux; mais dans les arts rien n'est à négliger. Un geste, un regard, un mot, un silence placés avec intelligence en disent plus que tous ces efforts et ces emphatiques exagérations qui ne sont la ressource que des ames froides et seches. Un acteur médiocre se contente de rendre exactement les intentions de l'auteur, ce qui n'est pas déjà si commun; mais un grand comédien se crée des beautés qui ne sont qu'à lui, qui renforcent sans charge et sans exagération les intentions de l'auteur et qui même y ajoutent. Souvent sur la scène un acteur plein de son rôle, par une inspiration soudaine, rencontre des bonnes fortunes que la réflexion ne lui aurait jamais procurées, et qu'il a ensuite beaucoup de peine à retrouver; mais pour hasarder quelque tentative, il faut avoir acquis par une certaine habitude, de la confiance dans son talent et dans le public.

L'assemblée du conseil, où D. Pèdre est condamné comme rebelle, occupe le quatrième acte. Ce conseil a été fort critiqué, et la multitude répète souvent ces critiques sans examen. Il ne serait peut-être pas difficile d'en montrer l'importance et la nécessité. Il n'y s'agit rien moins que de la destinée d'un jeune prince et d'une épouse aimable et vertueuse, dont l'amour et

les dangers intéressent vivement le spectateur. Inès, qui apprend la condamnation de son époux, profite des nobles dispositions de Constance pour la prier d'obtenir du roi en sa faveur un moment d'entretien, et elle espère encore par là conserver D. Pedre moins pour elle que pour cette rivale.

Le cinquième acte est et devait être le plus important, puisqu'il contient des mouvemens qui conduisent par une gradation rapide à un dénouement des plus terribles et des plus pathétiques. L'auteur a réservé avec raison toutes ses forces pour cet acte. Il demande dans l'actrice une sensibilité vive et profonde, et beaucoup de flexibilité dans la voix pour la peindre. Il faut qu'elle sache à la fois se posséder et s'abandonner à propos. La reine, après avoir reproché à Constance la faiblesse qu'elle a de s'intéresser au sort d'un ingrat dont le refus l'outrage, quitte la scène avec ces mots terribles :

La fureur qui m'anime

Nous laisse vos vertus et me charge du crime.

Alphonse annonce à Constance qu'à sa prière il consent d'entendre Inès. Le spectateur attend cette entrevue avec impatience, et désire vivement d'en connaître le résultat. Inès paraît; elle demande au roi la permission de donner des ordres à un garde, ce qui motive l'arrivée des enfans. C'est dans ces momens que l'actrice doit déployer toutes les ressources de son intelligence et de son talent pour le pathétique. En dépit de certains juges dédaigneux, je regarde tout ce que dit Inès dans cette scène comme un chef-d'œuvre d'éloquence. Suivre le développement de cette situation, c'est indiquer à l'actrice ce qu'elle doit faire.

Inès, pour gagner la confiance du roi, commence par lui insinuer que plus le sacrifice de son fils a dû lui coûter, plus il y a d'héroïsme à se résigner à l'exécution d'une loi si rigoureuse. Ensuite elle passe adroitement à la justification de D. Pedre. Elle l'assure que si ce prince a pris les armes, c'a été pour la défendre, mais qu'il a toujours respecté l'autorité de son père; qu'il ne pouvait pas être lié par la loi de l'Etat; que c'est à elle seule qu'on en peut faire l'application; et qu'enfin D. Pedre n'étant point coupable, il ne mérite point le supplice. C'est sur elle seule qu'elle appelle la vengeance, et déclare qu'elle est mariée secrètement avec le prince.

Dans le commencement de cette scène, l'actrice doit se posséder, et marquer avec soin l'adroite gradation du discours. Elle doit dire avec une fermeté noble ce premier vers :

Ces crimes qu'aujourd'hui produit votre courroux.

Et baissant un peu la voix, ajouter : *Le devoir les a faits*. Ensuite, après un petit silence, prononcer en baissant les yeux, avec une espèce de confusion modeste et presque à demi-voix : *Le prince est mon époux*. L'actrice doit sentir que cet aveu n'est pas propre à calmer le roi. Elle s'efforce alors de nouveau de disculper le prince en se chargeant seule du crime. Elle insinue en même-temps que D. Pedre dépérissait chaque jour, qu'il aurait infailliblement succombé si elle n'eût pas consenti à ce mariage, et que, par cette complaisance, elle a conservé à son père un fils unique qu'il chérissait tendrement. Alphonse, toujours inexorable, n'en redouble pas moins ses menaces. C'est alors qu'Inès doit porter le dernier coup à sa sensibilité, en faisant paraître les deux enfans nés de ce mariage :

Eh bien ! seigneur, suivez vos barbares maximes.
On vous amène encor de nouvelles victimes.

.....
Consommez votre ouvrage; et que les mêmes coups
Rejoignent les enfans et l'épouse et l'époux.

S'apercevant qu'à la vue de ces innocentes créatures, la fermeté d'Alphonse commence à s'ébranler, Inès ne lui donne pas le tems de se remettre. Elle prend ses enfans par la main, tombe avec eux aux pieds du roi, et dit :

Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels.

L'épithète de *paternels* n'est pas ici un mot de remplissage pour la rime. Elle est d'autant plus heureuse, qu'elle rappelle au roi que ces enfans sont de son sang. Aussi Inès appuie-t-elle plus loin sur ce sentiment, en lui disant :

N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.

Quand elle voit Alphonse attendri caresser ses enfans, assurée de la grâce de son époux, elle renouvelle son généreux dévouement par ces vers :

Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.
Epousez, sur moi seule, un sévère courroux.

Elle ajoute un sentiment délicat qui porte au plus haut degré l'intérêt qu'elle a inspiré :

Mais cachez quelque tems ma mort à mon époux !
Il mourrait de douleur.

Alphonse ne peut résister à une pareille épreuve; et, emporté par un sentiment impérieux, il s'écrie :

Allez chercher mon fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.

Si en prononçant ce vers :

Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels,

la voix de l'actrice n'est pas interceptée presque à chaque mot par les larmes et les sanglots, l'effet de la pièce est totalement manqué. Il faut qu'elle motive, par son jeu et par ses accents, le changement imprévu d'Alphonse, et qu'en l'écoulant le spectateur se dise : *Je ferais comme lui. Il n'y a qu'un cœur de fer qui puisse résister à des sentimens si naturels et si touchans.*

Dans cet acte, Inès passe tout-à-coup de la plus profonde douleur aux transports de joie la plus vive. C'est à l'actrice à faire passer, dans l'âme des spectateurs, ces différentes sensations par la variété de ses mouvemens et de ses inflexions; mais au même instant, Inès à qui la cruelle reine a fait donner du poison, en ressent tout-à-coup les atteintes, et éprouve les convulsions de la mort. Dès le moment qu'Inès souffre les premières crises, elle doit, en tombant dans le fauteuil, tourner le dos à ses enfans, et ne se retourner de leur côté que lorsque la douleur lui arrache ces cris :

Mon sang s'est tout-à-coup enflammé dans mes veines.

Alors elle aperçoit ses enfans, et leur aspect lui fait dire :

Eloignez mes enfans; ils irritent mes peines.

La raison en est facile à sentir. Si ses enfans sont toujours devant elle, leur présence ne doit plus lui causer une si vive sensation.

L'arrivée de D. Pedre, sa joie détruite par le désespoir de perdre Inès au moment où il croit jouir d'un bonheur inespéré, les adieux si touchans que lui adresse cette femme en mourant, la douleur de leurs enfans et même d'Alphonse, tout ce spectacle offre le tableau le plus déchirant que je connaisse. Il n'y a pas un seul individu qui ne partage les sentimens des personnages, sur-tout si l'acteur chargé du rôle de D. Pedre seconde bien l'actrice et achève le pathétique de la situation. Il doit s'écrier en fondant en larmes :

Inès, ma chère Inès m'est pour jamais ravie.

C'est le vers qui fait le mieux ressortir sa tendresse et sa douleur. Molé était admirable dans ce rôle. Dans l'état actuel de la comédie, je ne connais que Damas qui puisse le rendre avec succès.

Enfin si l'actrice n'a pas le don de se persuader qu'elle est réellement la femme de D. Pedre et la mère des deux enfans qu'elle présente au roi, il faut qu'elle renonce au rôle; elle tue la pièce.

J'ai vu le rôle d'Inès joué par beaucoup d'actrices qui n'étaient pas dépourvues de sensibilité et de talent. Cependant elles n'y ont produit qu'un effet très-médiocre. C'est que la plupart se contentent de caresser le cœur lorsqu'il faut le déchirer.

La seule fois que j'ai vu ce rôle rempli avec une supériorité qui ne laissait rien à désirer, c'est dans les débuts de M^{lle} Sainval cadette; elle a rendu ce rôle avec une perfection qu'on reverra difficilement. Jamais on n'a montré une sensibilité plus vive, plus expansive, plus profonde et plus vraie. Jamais peut-être on n'a poussé aussi loin le talent du pathétique; aussi jamais le spectateur n'a éprouvé une émotion aussi complète. Les larmes coulaient de tous les yeux; elle a joué le même rôle plusieurs fois de suite et toujours avec le même succès, et chaque fois la salle ne pouvait contenir les curieux. Il existe encore assez de témoins de ce début, qui peuvent attester que je n'exagère en rien.

Je crois avoir indiqué les principaux effets du rôle d'Inès, et en même tems avoir démontré l'art avec lequel Lamotte a traité cet heureux sujet. Après avoir réfuté une partie des critiques qu'on a faites de cette pièce, je serais tenté de croire qu'il y a deux sortes de goûts. Le goût de raisonnement, et le goût de sentiment. Le premier, plus sévère, est ordinairement à l'usage des esprits froids et des âmes sèches. Il ne cherche que des défauts et ne manque jamais d'en trouver. Le second, plus indulgent, est le partage des âmes susceptibles de toute espèce d'émotion. Il excuse quelques imperfections qu'il remarque, pourvu qu'on sache l'intéresser, l'émuvoir et l'entraîner.

Le goût est presque aussi rare que le génie. Il tient à tant de choses qu'il est impossible, selon moi, d'en donner une définition exacte. Celui qui a dit que c'était le *sentiment des convenances* me paraît ne l'avoir défini qu'à moitié.

GÉOGRAPHIE.

L'Europe en 1808, carte supplémentaire de l'Atlas historique de A. le Sage (1).

Bien des personnes avaient judicieusement observé à l'auteur de l'excellent *Atlas historique*, que ses cartes géographiques n'étaient pas assez fournies, et que quelque son intention n'eût été de les présenter que dans leur rapport avec l'histoire, cependant elles seraient plus dignes du reste de l'ouvrage si elles étaient mieux soignées sous le rapport géographique. L'auteur vient de profiter de la quatrième réimpression de l'ouvrage entier pour appliquer ces avis, en personne bien capable d'en donner lui-même, sur la carte qu'il intitule *L'Europe en 1808*, carte devenue indispensable aux acheteurs des premières éditions, parce qu'elle est tout-à-fait nouvelle pour leur exemplaire.

Dans cette carte qui, sans être trop surchargée, présente cependant tous les points qu'on peut désirer dans une carte générale, le nom de chaque pays est accompagné de son étendue, de sa population, même de ses principales productions. Le nom des rivières y est suivi de la longueur de leur cours, etc. etc. Les côtes, les mers intérieures, le voisinage du pôle, les vides du tableau sont semés de notes et d'observations qui, perdues dans un livre, ressortent sur une carte où on les lit sur le terrain, le lieu même qui leur est propre.

Près de la marge sont écrits, sur les parallèles qui traversent la carte, les lieux des autres parties du Monde qui correspondent à ces parallèles, idée aussi utile que simple.

La couleur et les divisions présentent l'état politique actuel de l'Europe; on y voit l'ensemble du *système fédératif de l'Empire français*, ses diverses parties, etc. etc.

La colonne à gauche donne des observations générales sur l'Europe, ses divers systèmes de montagnes, les grands bassins hydrographiques, les diverses masses métalliques, etc. etc.

La marge inférieure déploie dans un certain nombre de colonnes la série des puissances de l'Europe; chacune est accompagnée de son étendue, sa population, sa situation physique et politique, ses productions et son commerce. L'ordre symétrique de l'auteur et l'extrême concision de son style remplissent tous ces cadres de la manière la plus satisfaisante.

Enfin, la colonne marginale de droite, sous le titre de *Systèmes politiques qui ont gouverné l'Europe*, est un morceau qui, par la rapidité de l'exposition, la justesse des idées, les grâces du style, ne serait déplacé dans aucun grand ouvrage quelconque de littérature, d'histoire ou de politique. L'auteur fait voir comment l'Europe a successivement obéi à quatre grands systèmes politiques, la *monarchie universelle*, la *féodalité*, le *système de l'équilibre*, et enfin le *système fédératif*; il fait leur histoire, et trace rapidement leurs avantages et leurs inconvéniens.

L'auteur promet de donner toutes les cartes géographiques aussi travaillées que celle-ci. Il est à désirer qu'il puisse tenir sa promesse; avec *L'Europe* on a publié aussi une mappemonde fort intéressante, dont nous parlerons dans un autre article.

P. H.

P O É S I E.

Ode sur les honneurs décernés par S. M. le roi de Naples à la mémoire du Tasse.

Accourez, prêtres d'Apollon,
Prenez vos vêtemens de gloire,
Ouvrez-moi le sacré vallon.

Les chastes filles de mémoire,
Du cygne de Sorrente (*) ont proclamé le nom.

De l'antique Ferrare expiant les outrages,

Un monarque, amoureux de ses chans immortels,

Lui porte de nos cœurs les tributs solennels,

Et, par un monument, honore ses ouvrages.

Ainsi l'ami d'Ephésion

Enviait aux destins d'Achille,

Les vers du chantre d'Ilion.

Du présent la gloire stérile

Ne pouvait rassurer sa noble ambition,

Et, le vainqueur du Gange, à son heure dernière,

Jaloux de vivre encor dans un long souvenir,

N'osant se confier au douteux avenir,

Contre l'oubli muet implorait un Homère.

(1) Rue de la Jussienne, n° 15. Prix, 5 fr. pap. fin, 4 fr. pap. ord. L'ouvrage entier, 34 cartes ou tableaux, est de 136 fr. 50 c. pap. fin relié, et 106 fr. 50 c. pap. ord. relié.

(*) Sorrente, patrie du Tasse.

Du vain faste de leurs tombeaux
Des tyrans oserent attendre,
Un regne et des honneurs nouveaux.
Un conquérant foula leur cendre,
Et le vent du désert a balayé leurs os.
Camoens, sur les mers, est en butte à l'orage;
Elevant, d'une main, sur les flots écumeux
Ses poétiques chants, espoir d'un nom fameux,
Pauvre, mais immortel, il échappe au naufrage.

Du ciel, au gouffre des douleurs,
Milton, sur l'aile du génie
Descend, et de mille couleurs
Fait briller sa riche harmonie;
Dieu tonne, l'enfer tremble, Eve cueille des fleurs.
Mais lui, seul confident de sa lyre sacrée,
Levant ses yeux au ciel, au ciel qu'il ne voit pas...
Il invoque, en mourant, des siècles moins ingrats,
Et lègue à son pays sa mémoire ignorée.

Mais quel enfant, de son berceau
S'enfuit, et tremblant pour sa vie,
Dérobe au glaive du bourreau
Son innocence poursuivie?
Monstre! dont le courroux lui creusait un tombeau,
Tyran obscur, arrête! et connais ta victime.
Il doit chanter Armide, et ces fiers paladins
Qui surent arracher au joug des Sarrasins,
La tombe du Messie et les murs de Solyme.

Le Tasse après de longs malheurs
A fait taire la calomnie,
Il est absous par ses douleurs,
On lui pardonne son génie.
Rome, pour son poète apprête des honneurs,
Il n'est plus tems... La mort, jalouse de sa gloire,
Au pied du Capitole, en longs habits de deuil,
Sur le char du triomphe a placé son cercueil...
Mais la croix, qu'il chanta, console sa mémoire.

Quoi? par le sort déshérité,
Le mortel que Phœbus inspire
Sous les coups de l'adversité
Doit courber sa tête et sa lyre!
La Fortune, à ce prix, vend la célébrité!
Et Crésus, assoupi dans sa molle indolence,
Étale insolemment son coupable bonheur!
D'une Thémis venale il marchande l'honneur,
Et d'un bien usurpé grossit son opulence!

Mais que pourra-t-il retenir
Des trésors dont il fut avare!
Son regne d'un jour va finir,
La mort du présent le sépare,
L'impitoyable mort le livre à l'avenir;
L'avenir! du poète il est la récompense.
Son génie, entraîné vers un monde nouveau,
Respire un jour plus pur au-delà du tombeau,
Et repousse le tems qui borne l'espérance.

Aimable prestige des arts!
Le voyageur, dans Rome antique,
Parmi les tombeaux des Césars,
Entend la muse prophétique
Qui promet l'Univers aux enfans du dieu Mars.
Oubliant qu'autrefois la ville aux sept collines
Vit passer ces héros de l'Empire au cercueil,
Il pleure Marcellus, accompagne son deuil,
Et suit l'ombre d'Anchise à travers des ruines.

Deux astres, levés tour-à-tour
Sur les rives de l'Hespérie,
Ont fécondé ce beau séjour,
Des arts immortelle patrie.
Réjouis-toi, Sorrente! et bénis ce grand jour!
Parthénope long-tems a brillé sans rivale,
Long-tems elle vanta son laurier fortuné;
Du rameau fraternel ton front s'est couronné,
Et Parthénope, en toi, reconnaît son égale.
HYACINTE DE GASTON.

LA JEUNE VIEILLE.

J'ai perdu l'éclat enchanteur,
Et les attraits de ma jeunesse,
Mais il me reste en ma vieillesse,
Ma raison, mes goûts et mon cœur.
On n'est point vieux tant que l'on aime,
Non, l'on ne vieillit pas tant qu'on garde des sens.
Il est des vieillards à vingt ans,
Vous le savez; l'hiver lui-même
Se confond avec le printemps.
Qu'il est cruel de voir cet amour trop volage,
Loin de nous, fuir et s'envoler!

On veut en vain le rappeler,
Quand de son aile il a connu l'usage.
Les jeunes, dédaignant nos attraits surannés,
Songent-ils qu'à vieillir ils sont tous condamnés?
Qu'un tems viendra bientôt où les mêmes alarmes,
Leur feront regretter la perte de leurs charmes.
Ils sentiront alors qu'il est bien douloureux
D'avoir un jeune cœur sous un visage vieux.
Qu'il serait beau de voir la jeunesse attendrie
Joncher encor de fleurs les restes de la vie!
Nos enfans lui rendraient tous ses soins assidus,
Nous vivrions heureux, au moins trente ans de plus.
Mais las! le présent seul occupe la jeunesse,
Et son esprit distrait par le plaisir,
S'abandonne à sa folle ivresse,
Sans rien garder pour l'avenir.
Par madame BEAUFORT-D'HAUTFOUL.

CONCERT.

Le deuxième Concert de M^{lle} Colbran aura lieu le mercredi 23 du courant. En voici le programme :

Première partie.

- 1^o Ouverture de Faniska, de M. Chérubini.
- 2^o Air chanté par M. Eloy.
- 3^o Concerto de violoncelle, de Lamar, exécuté par M. Norbelin.
- 4^o Air de Portugala, chanté par M^{lle} Colbran.

Seconde partie.

- 5^o Symphonie nouvelle de M. ***.
- 6^o Air de M. Crescentini, chanté par M^{lle} Colbran.
- 7^o Solo de cor, composé et exécuté par M. Frédéric Duvernoy; de la musique de S. M.
- 8^o Polonaise nouvelle, chanté par M^{lle} Colbran.

On trouvera tous les billets au théâtre le jour du Concert, depuis 9 heures jusqu'à 4.

Le Concert commencera à huit heures, et les portes s'ouvriront à sept.

MUSIQUE.

Ouverture de la *Vestale*, grand opéra, dédié à S. M. l'Impératrice-Reine, par M. Spontini, arrangée pour le piano forté, avec accompagnement de violon *ad libitum*, par D. Steibelt.

Prix, 3 fr. 60 cent.

La partition de la *Vestale* paraîtra incessamment.

A Paris, chez M^{lles}. Erard, rue du Mail, n^o 21; et à leur dépôt, rue de Richelieu, n^o 67, vis-à-vis la Bibliothèque impériale.

LIVRES DIVERS.

Dictionnaire administratif et topographique de Paris, du commerce, des arts, et des produits en tous genres de l'industrie qui s'y trouvent, à l'usage des Français et des Étrangers: par F. V. Goblet, employé. Un vol. in-18 de 500 pages.

Prix, 2 fr. 50 cent.

A Paris, chez Allut, imprimeur-libraire, rue de l'École de Médecine, n^o 6; et chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n^o 178, vis-à-vis celle du Coq.

Tableau synoptique à l'usage des banquiers et des négocians; indiquant les principales villes de commerce des quatre parties du Monde, qui correspondent avec la France, leurs productions; les objets de leur commerce, leurs monnaies réelles et imaginaires, etc.

Prix 5 fr.

A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n^o 10; et chez l'Auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n^o 35, passage et maison Radzivil.

Nota. On trouve aux mêmes adresses, deux ouvrages du même auteur, et le *Barème décimal* et le *Tableau de comparaison* pour la conversion réciproque des poids et mesures anciens et nouveaux.

ERRATA.

A l'article AGRICULTURE du n^o d'hier, par M. Calvel, sur les vues relatives à l'agriculture de la Suisse, par M. Fellemborg, pag. 319, 3^e col., dernière ligne: ce grand agent de l'utilité, lisez ce grand agent de fertilité; page 320, 1^{re} col., ligne 10: facilité, lisez faculté; pag. 320, col. 2, ligne 17: M. Barse, lisez M. Barre; ligne 22: travaux, lisez animaux.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	181	180 $\frac{1}{2}$
Madrid eff...	15 75	15 60
— vales...		
Cadix effec...	15 75	15 60
— vales...		
Barcelonne eff...		
Lisbonne...	435 r	445 r
Livourne...	505	502
Naples...		
Milan...	71 18 6 d. p. 6 ^e	71 19 6 d. p. 6 ^e
Bâle...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort...		
Auguste...	250	249
Vienne...	116	
St.-Petersbourg...		
Lyon...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille...	pair.	$\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux...	pair.	$\frac{1}{2}$ p.
Montpellier...	p.	
Gènes effect...	4 75	4 72
Genève...		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808	84 fr. 25 c.
Idem. Jouis. du 22 sept. 1808.	81 fr. 40 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Rescriptions sur domaines.	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1260 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} janv.	fr. c.
Actions des fondries de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, les Prétendus, et les Amours d'Antoine et Cléopâtre. — Jeudi, Bal masqué.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Comte d'Essex, et Plaute.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, les Voisins, et l'Auberge de Strasbourg. — Demain, la 1^{re} repré. d'Ordre et Désordre, com. en 3 actes en vers.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Rien de trop, Haine aux Femmes, et la Marchande de modes.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Très-incessamment l'ouverture par la nouvelle administration.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui.

Salle Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui. Relâche.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal. l'entrée par la Cour des Fontaines, n^o 1^{er}. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle Saint-Honoré, hôtel des Fermes. M. Olivier donnera tous les jours, à huit heures, une représentation. Il doublera de zèle pour mériter les suffrages du public.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.